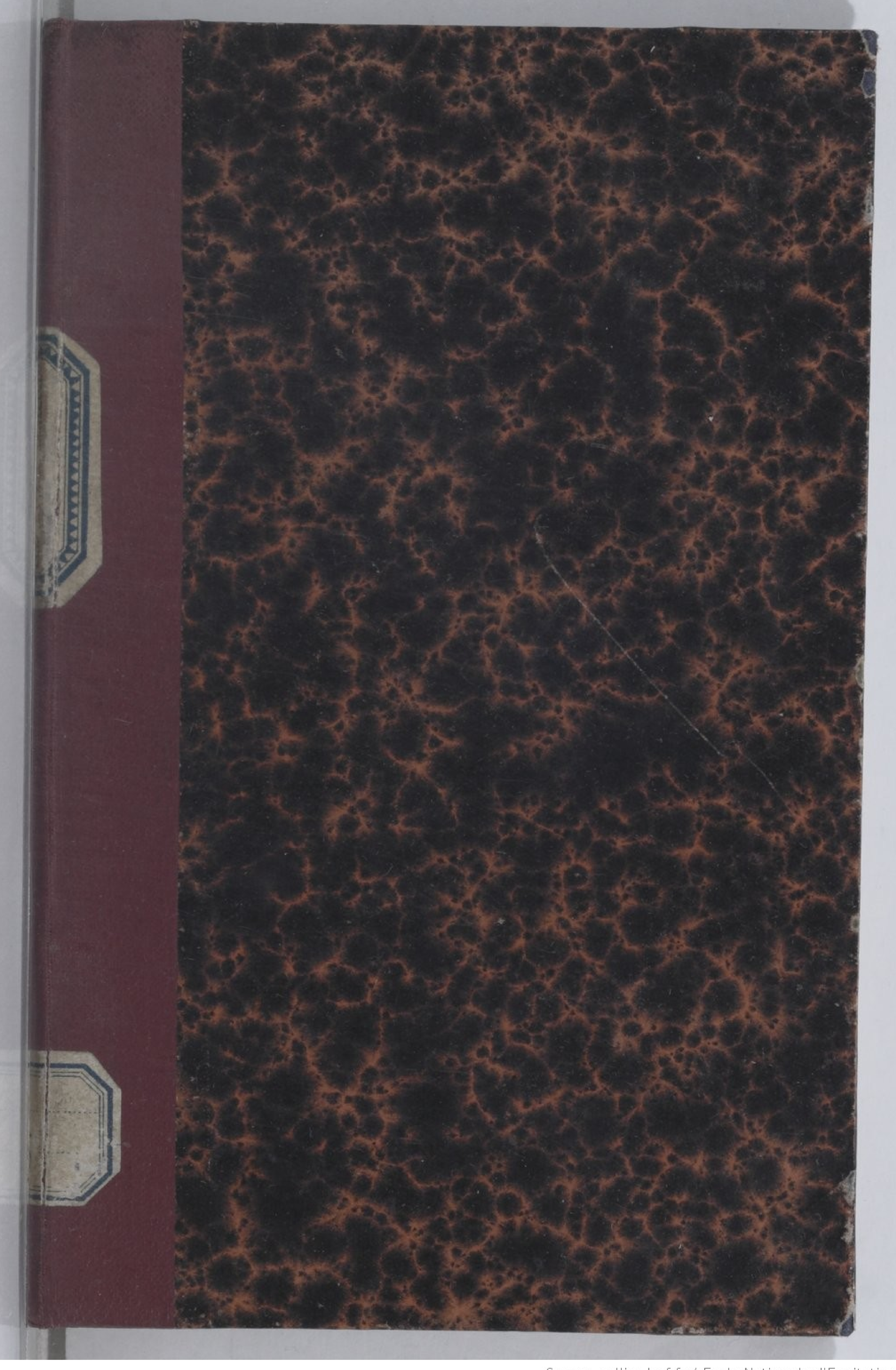
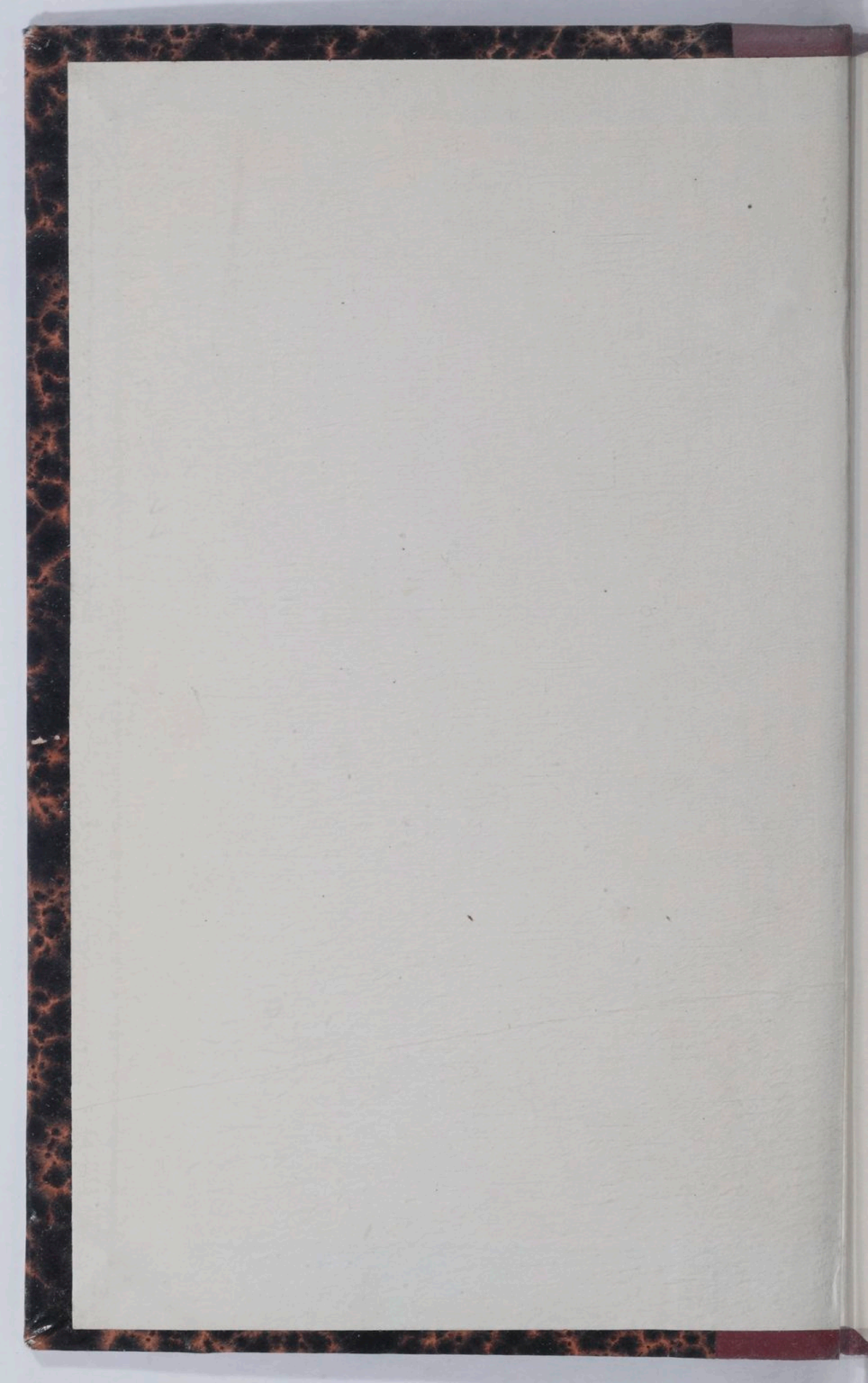
Monter et dresser les chevaux : d'après la méthode de feu le comte de Lancosme-Brèves, remise en lumière par son élève [...]





MONTER

ET

DRESSER LES CHEVAUX


COMTE-JACQUET
Bar-le-Duc

MONTER

ET

DRESSER LES CHEVAUX

D'APRÈS LA MÉTHODE

DE

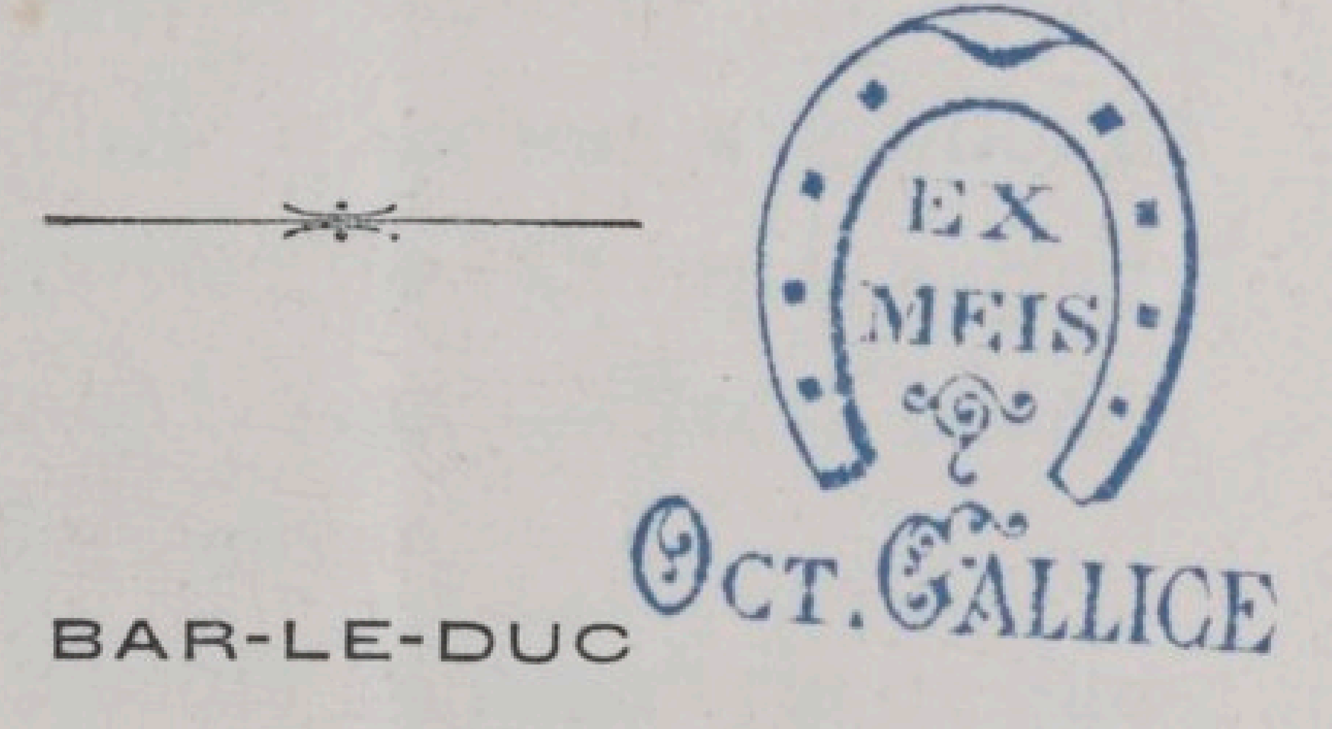
Feu le Comte de LANCOSME-BRÈVES

REMISE EN LUMIÈRE

PAR SON ÉLÈVE

Le Marquis De NETTANCOURT-VAUBECOURT

Ex-Commandant des Mobiles de la Meuse

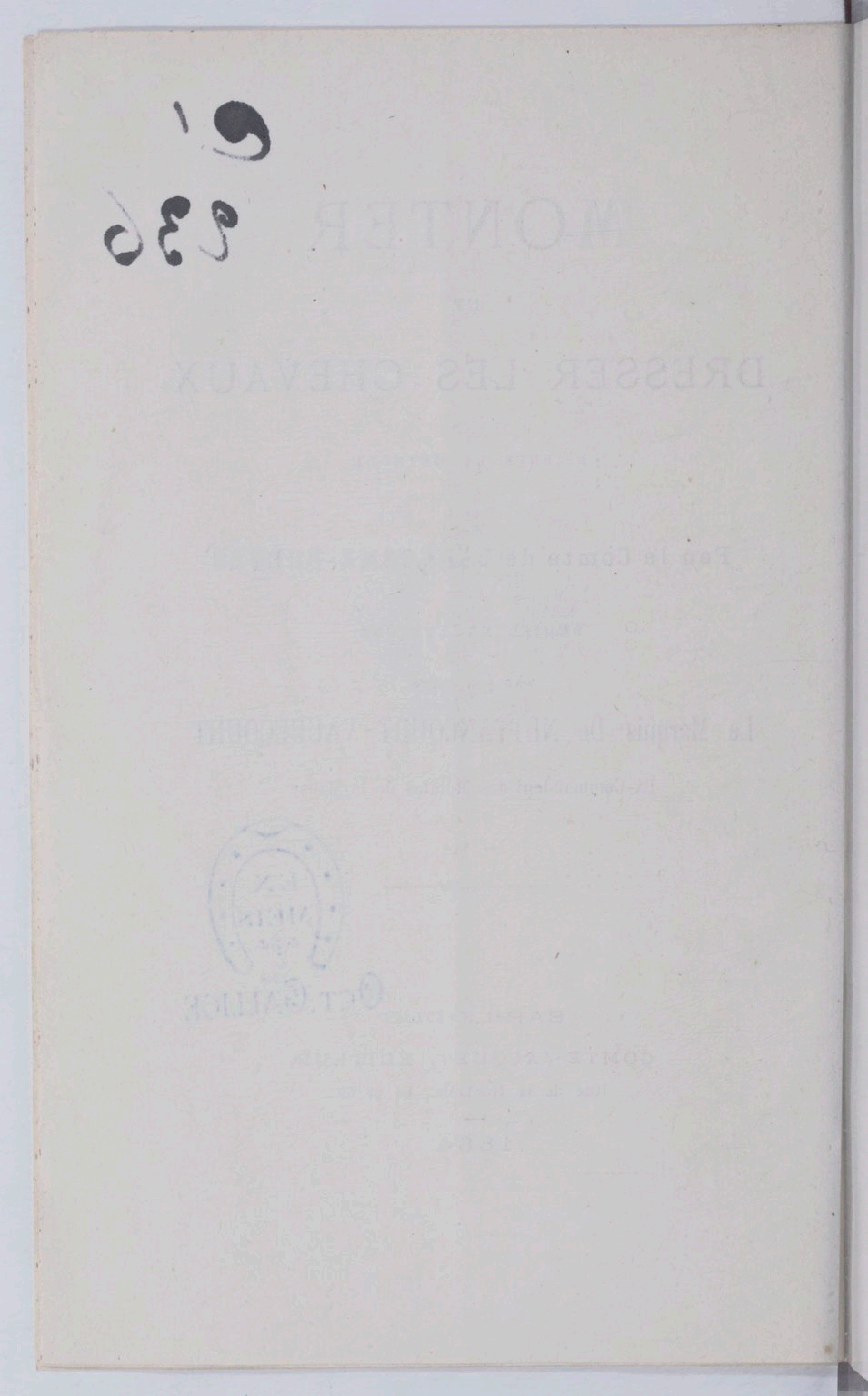


BAR-LE-DUC

COMTE-JACQUET, ÉDITEUR

Rue de la Rochelle, 58 et 60

1884



PRÉFACE

L'équitation, en France, est tombée en désuétude ; sa décadence au point de vue de l'art est la conséquence de la privation d'écoles d'équitation dirigées par l'État.

Autrefois l'école française avait donné les premiers écuyers de l'Europe ; aujourd'hui c'est un art sans maîtres, chacun peut se qualifier écuyer.

A la vérité, l'école de cavalerie de Saumur, fondée en 1763, conserve les vieux principes d'équitation : aussi cette école donne les meilleurs cavaliers, mais les

écuyers-maîtres qui en sortent sont rares, parce que les élèves arrivent à Saumur dans un âge déjà trop avancé, que la préparation qu'ils ont reçue à l'école militaire de Saint-Cyr n'est suffisante qu'exceptionnellement.

Il faut le reconnaître, monter à cheval est une conséquence du métier des armes, mais non aujourd'hui une nécessité de premier ordre, de première éducation, de vocation.

D'ailleurs, l'école de Saumur n'est ouverte qu'à un très petit nombre d'élus, elle est égoïste, inutile aux autres jeunes citoyens qui, par la loi, seront appelés sous l'étendard, mais qui ne peuvent acquérir l'instruction préparatoire accordée tambour battant aux bataillons scolaires.

L'injustice est flagrante pour le pays, qui se flatte de principes égalitaires, et

qui fait des largesses pour la prétendue instruction de tous.

Napoléon le Grand, ayant jugé les écoles d'équitation nécessaires à la jeunesse, qu'il voulait voir animée par des exercices relevés, avait eu l'intention d'en établir et de les placer, par décret de 1805, à Paris, Caen, Angers, Strasbourg, Lyon, Turin, Bruxelles, Toulouse, Rennes et Sienne : entraîné par la guerre, son projet n'a pu avoir de suite. Mais voilà que le héros de 1830, pour complaire aux polytechniciens et bourgeois, s'empresse de détruire la célèbre école de Versailles..... Napoléon III aurait bien voulu la rétablir lors de la formation de sa garde ; mais tout enclin à donner des satisfactions aux révolutionnaires, il n'a jamais rien su finir royalement.

Quant à la troisième République, elle pouvait prendre sur le budget monstrueux

dont elle gratifie la pédagogie, les sommes nécessaires pour organiser et construire des écoles d'équitation.

On aurait pu utiliser tout d'abord les chevaux de remonte qui mangent l'avoine dans les dépôts en attendant leur emploi et dresser des chevaux pour les officiers généraux et les officiers supérieurs d'infanterie.

Enfin, les peintres, les sculpteurs, les architectes, les acteurs, les chanteurs, les danseurs ont des écoles ; l'escrime en possède une de date récente, et voilà les bataillons scolaires !

Si l'équitation, qui est un art relevé, n'a pas d'école, c'est parce qu'il est lié par l'histoire à l'ancienne société ; il rappelle la chevalerie, la Monarchie, que la République et tous ses servants sont sortis de l'ordre pédestre.

Les considérations que nous venons

d'analyser rapidement sur la décadence de l'équitation en France nous ont conduit à relater pour les cavaliers les leçons que nous avons reçues pendant près de vingt ans d'un illustre écuyer, feu le comte de Lancosmes-Brèves.

Le comte de Brèves avait été élevé à l'école de Versailles comme page du roi ; il avait été mis à cheval par M. d'Abzac d'illustre mémoire, et avait eu pour maître le comte Augerty, excellent écuyer, puis le vicomte d'Aure dont la réputation n'est pas éteinte, enfin le savant écuyer Baucher. C'est pour ce dernier maître que le comte de Brèves avait parié contre lord Seymour, de monter le fameux cheval *Partisan* ou *Jéricho,* qu'il gagna contre 10,000 francs : il l'enleva au galop malgré ses défenses, puis l'offrit à Baucher qui en tira un merveilleux parti.

Cette action hardie établit haute-

ment la réputation du comte de Brèves qui déjà était un savant écuyer ; depuis il devint maître parce qu'il possédait l'art d'enseigner ; il se rendait compte de toutes les actions du cheval, savait les expliquer, les faire comprendre en donnant à l'élève le moyen d'agir.

Le comte de Brèves a beaucoup écrit sur l'équitation ; parmi ses ouvrages, un des plus intelligents est intitulé : *De la centaurisation* ; il serait difficile à un homme de cheval de ne pas y trouver des leçons.

Du Paty de Clam et le comte de Brèves sont, sans aucun doute, les deux écuyers qui ont laissé les plus savantes choses sur l'art de monter à cheval ; ils sont peu lus aujourd'hui et ornent rarement les bibliothèques, parce que leurs livres ne sont pas enrichis de belles gravures, comme les ouvrages du duc de Newcastle, de Pluvinel et de la Guérinière.

Les œuvres de Du Paty de Clam et du comte de Brèves s'adressent uniquement à l'intelligence ; pour les comprendre, il est utile de les méditer.

Que le souvenir affectionné de mon maître fasse revivre ma mémoire ; que le cavalier qui voudra bien me lire soit indulgent pour la plume ; je suis à cheval devant le comte de Brèves ; comme jadis le capitaine Mazin devant le duc de Newcastle dans le manège de Welbeck, j'écris au pas, au trot, au galop.

MONTER

ET

DRESSER LES CHEVAUX

DE L'ÉQUITATION EN GÉNÉRAL

DE LA SOLIDITÉ A CHEVAL, DES MOYENS D'Y PARVENIR

L'équitation est l'art de monter et de conduire le cheval d'après certains principes. (Baucher.)

La base de l'équitation est la bonne position du cavalier et la solidité qui en est la suite. (Baucher.)

La bonne position à cheval se nomme encore : assiette ; par suite, un cavalier est

dit bien assis, lorsque dans toutes les allures et toutes les actions du cheval, il reste lié aux mouvements, avec souplesse et sans force.

De tous les exercices du corps, l'équitation est peut-être le seul excluant toute force physique, et exigeant l'annulation de toute contraction musculaire ; aussi l'homme âgé peut-il monter à cheval comme l'homme jeune, même beaucoup mieux, en raison de la confiance qu'il a dû acquérir par l'habitude qui donne le tact, résultat de l'expérience.

Le grand art pour devenir solide à cheval sera d'arriver, par une volonté ferme, étudiée, réfléchie, à détruire toute prétention à la force musculaire.

La pesanteur du cavalier sera la seule force qui, par l'attraction moléculaire, doit le lier au cheval par l'adhérence.

Il s'agira alors de dominer les effets nerveux qui dépendent de l'impression, des sensations... Un bon professeur, par

un travail progressif, sage et patient, fera bientôt naître la confiance chez le jeune cavalier, dont la force ne dépendra plus alors que de la volonté et de l'intelligence.

Ne pourra se considérer comme bien assis et solide, que le cavalier rompu à tous les mouvements du cheval, pouvant disposer toujours et quand même, de ses aides, qui sont les mains, les jambes et le poids du corps.

Pour y parvenir, le cavalier se placera à cheval très en avant de la selle, laissera tomber les jambes par leur propre poids, les cuisses sur le plat, il ne chaussera pas l'étrier.

Il montera au trot dans la longueur du manège, puis à la plate longe et enfin dans la carrière, sur les routes, les chemins, à travers champs, des chevaux de toutes les tailles, de toutes les corpulences. Pendant ces exercices, il sera utile d'assouplir le corps en le portant, tantôt en arrière, de façon à toucher la croupe du

cheval avec la tête, tantôt le pencher en avant sur l'épaule droite ou l'épaule gauche, tantôt porter le poids du corps à droite ou à gauche; le dernier assouplissement doit être exécuté dans les changements de direction.

DES AGENTS DE DIRECTION

DES AIDES

Le cheval est doué d'une mémoire merveilleuse et sûre; il possède surtout la faculté de classer les sensations.

L'art de dresser les chevaux consistera donc à s'adresser à la mémoire par les sensations.

Ranger avec soin et suite, dans un ordre progressif, les sensations qui se placeront dans la mémoire, deviendra l'œuvre de l'écuyer ; il éveillera ainsi l'intelligence, la compréhension du cheval au profit de l'obéissance.

Toutes les méthodes de dressage sont donc bonnes lorsque l'on arrive à réduire le cheval tout en conservant ses membres

et sa vigueur ; toutefois, comme les talents innés sont rares, ne s'acquièrent généralement que par le travail, la pluralité des cavaliers fera bien de s'arrêter aux règles et principes adoptés et préconisés par les écuyers les plus célèbres, qui, les ayant reçus de leurs prédécesseurs, les ont appliqués avec plus d'intelligence que les autres; ils ont pu même laisser des règles perfectionnées qui ont eu pour base la connaissance du cheval, l'étude de sa structure, de sa force, par suite, de ses moyens.

Ce sont ces règles anciennes, adoptées aux écoles de Versailles et de Saumur, et dans toute l'Europe, que le comte de Brèves a religieusement suivies pendant la moitié de sa carrière. Si dans la suite il est arrivé à en établir quelques-unes nouvelles, c'est qu'il possédait un talent hors ligne comme homme de cheval et que ses modifications sont le résultat de l'expérience et d'une intelligence raisonnant, et qu'enfin il a dressé et fait dresser par sa méthode de nombreux chevaux, choisis parmi les plus difficiles.

Voici maintenant les règles de l'équitation adoptées de longue date, ainsi que celles du comte de Brèves, avec les raisons qui ont dicté les premières et les secondes.

Pour frapper la mémoire du cheval par les sensations, l'équitation a inventé ou découvert les aides.

Les aides sont les mains et les jambes du cavalier ; le comte de Brèves y ajoute le poids du corps qu'il place, selon sa méthode, comme le premier des aides, parce que, selon lui, il doit précéder toujours les deux autres, soit pour aider au mouvement, soit pour l'arrêter ou le ralentir.

La main transmet son action par un levier que l'on nomme le mors, qui est placé dans la bouche du cheval sur les barres (intervalle entre les incisives et les molaires de la mâchoire du cheval); par la traction sur le mors au moyen d'un bras de levier qui sont les rênes, le cavalier s'empare de la tête du cheval, la porte à droite ou à gauche ; il est encore par là le maître du mouvement, qu'il arrête ou modère en tirant plus ou moins sur le

mors jusqu'à l'obéissance ; mais il y a naturellement lutte entre la résistance et la douleur. Le cheval ne cède qu'à la douleur !

Toutefois, le mors n'est cruel que par son opposition avec la résistance ; il cède avec elle et bientôt le cheval, qui a le souvenir, s'empresse d'obéir à la moindre tension des rênes.

Le deuxième aide, les jambes du cavalier, ont une action toute différente, elles agissent sur l'arrière-main et cependant l'entente des deux aides est indispensable, car, tantôt la main doit précéder l'action des jambes, tantôt les jambes doivent attendre la main.

Les jambes qui tombent naturellement se trouvent placées parallèlement au ventre du cheval et couvrent les sangles de la selle ; leur action a lieu en arrière. Cependant le comte de Brèves, pour déterminer le mouvement au galop, attaquait devant les sangles au défaut de l'épaule.

Toutefois, les jambes tournant autour de l'axe du genou se porteront plus ou

moins en arrière des sangles et y détermineront des sensations diverses, plus ou moins énergiques, attendu qu'elles sont armées de l'éperon ; leur action a lieu tout à fait sous la masse, sur les hanches qui constituent toute la force, toute la puissance du cheval.

Nous avons dit plus haut que la main et les jambes doivent être dans un accord parfait, que leur action n'est jamais simultanée, l'un des aides devant toujours précéder l'autre ; ainsi pour porter le cheval en avant, la main rend, les jambes déterminent ; pour arrêter, on ferme la main. Puis progressivement les jambes du cavalier amènent l'arrière-main sous le ventre afin que le cheval soit en équilibre. (Fermer la main est un terme d'équitation qui veut dire arrêter ; le contraire, rendre la main, veut dire, avancer la main pour donner plus de liberté au cheval sans allonger les rênes.)

C'est enfin par les combinaisons et l'ensemble de ces deux aides (la main et les jambes) dont le cavalier fait varier les

sensations, qu'il arrive à mobiliser à volonté la tête puis l'arrière-main du cheval et qu'il obtient une obéissance parfaite.

L'on nomme tact, en équitation, l'habileté de l'écuyer à juger de l'effet de ses aides.

Un cheval est dit bien mis, fin, juste, lorsqu'il répond exactement et sans retard aux aides.

Ce sont les principes généraux de l'ancienne école.

Le comte de Brèves, comme nous l'avons dit plus haut, considérait le poids du corps qui est la résultante de la pesanteur comme étant le premier agent des aides des cavaliers, aussi faisait-il précéder tout changement dans les mouvements ou en direction du cheval par un déplacement du poids du corps.

Avant de porter le cheval à droite par la rêne droite, il porte le poids du corps à droite, sans cesser d'adhérer à la selle.

Pour arrêter, avant de fermer la main, il porte le corps en arrière, plus ou moins, suivant son intention d'arrêter court, ou

lentement, ou même seulement pour ralentir le mouvement.

Il est facile de concevoir alors qu'instinctivement le cheval, appréciant par la sensation la différence dans le poids, s'empresse d'obéir pour éviter la douleur toujours causée par la tension des rênes sur le mors.

L'on pourrait même avancer que le cheval est entraîné par la différence du poids.

Par suite, cette méthode a l'avantage de permettre au cavalier de supprimer souvent la main comme agent de direction et de la fixer.

Le comte de Brèves considérait encore la main comme un agent dont les effets sont difficiles à apprécier pour le cavalier, car le tact indique la justesse, et l'on ne peut l'acquérir que par une grande habitude; aussi dans l'instruction l'on ne peut expliquer le travail de la main que par deux verbes, fermer ou rendre.

La main est juste quand elle oppose une force égale à celle du cheval, alors seule-

lle fait obéir. Mais la main du cava- pas un dynamomètre, sa préci- à vrai dire qu'un fait des sens. ıte l'on peut déterminer son action certains mouvements comme les changements de direction, le placement de la tête du cheval, même dans les défenses, mais les moyens indiqués dépendent encore du tact du cavalier ; en conséquence, ils ne sont vrais que pour ceux qui peuvent les exécuter.

La méthode du comte de Brèves est donc rationnelle, car tous les cavaliers peuvent la comprendre et la mettre en œuvre.

Par suite, cette méthode a l'avantage de permettre au cavalier de supprimer une grande partie des effets de la main et de la fixer, ce qui est un résultat de première importance.

En équitation, on nomme main fixe, celle qui résiste aux oscillations ou impulsions de la tête du cheval sans se déplacer; la main alors est indépendante du mouvement.

La main fixe ne doit laisser couler ou allonger les rênes aux battements de la tête du cheval, elle doit être énergiquement fermée.

Or, il arrive, par cette fixité de main et de tenue immuable des rênes, que le cheval, lorsqu'il veut élever la tête ou battre à la main, vient lui-même se punir sur le point fixé en se frappant les barres sur le mors ; alors il se souvient de la punition et ne bouge plus la tête, qu'il place au-dedans du point fixé par la main ; il devient léger, ne pèse plus sur le mors. Le cavalier a obtenu le ramené ou mise en main.

Le ramené ne consiste pas dans la verticalité de la tête du cheval, mais dans une ligne en dedans du point fixe, elle est par conséquent oblique à la première position de la tête.

La verticalité de la tête a un inconvénient grave, elle peut conduire le cheval à une défense réelle, qu'il obtient par l'encapuchonnement, défense que l'on corrige avec beaucoup de peine.

Le cavalier devenu le maître de la main, il la place haute, dominant toujours le point où se trouve placée l'extrémité de la tête (la bouche du cheval); les mouvements de la main ne s'effectueront que par élévation, c'est-à-dire au-dessus du point où elle est placée, ou à droite et à gauche sur la même ligne horizontalement. Jamais, dans aucun cas, le cavalier ne baissera la main.

Nous estimons comme axiome en équitation la puissance de main placée haute et dont les effets ont lieu par élévation ou à droite et à gauche sur la même ligne, c'est-à-dire sur une ligne à angles droits avec la ligne d'élévation.

En élevant la main ou en la portant à droite ou à gauche, la main déplace les résistances en échappant aux points d'appui que recherche le cheval pour sortir de l'obéissance. La main haute a une action toujours dominante; la main basse ne peut aller chercher que le pommeau de la selle.

La hauteur que prendra la main est déterminée par la position de la tête du che-

val, lorsque le cavalier ajuste les rênes. Si le cheval porte la tête très élevée au vent, la main s'élèvera en raison de la hauteur de la tête du cheval, elle se placera au-dessus de la résistance, de façon que le cheval ne pouvant plus élever la tête sans rencontrer le mors, la baissera pour l'éviter. La main alors suivra le mouvement progressivement, mais toujours en le dominant, afin que si le cheval venait à élever de nouveau la tête, il se punisse lui-même sur le mors.

Cette explication finale est la répétition augmentée de ce que nous avons dit plus haut, mais elle est nécessaire pour démontrer que la main placée basse ne saurait établir que deux forces tirant l'une sur l'autre et dont la puissance est d'ailleurs aussitôt limitée par la selle.

La théorie de la mise en main, du ramené, a pour pratique unique la main placée au-dessus des résistances de la tête du cheval.

DU MORS ET DU FILET

Le mors est fait pour soumettre et diriger le cheval; son action est encore d'abaisser la tête.

Le filet, moins puissant, procède par élévation; son action a lieu sur les lèvres de la bouche du cheval.

Le filet se place sur les canons du mors, par conséquent les rênes du filet sont au-dessus des rênes de la bride.

L'action de ces deux instruments étant complètement différente, leur emploi ne sera jamais simultané.

Par suite, le mors et le filet seront d'une utilité constante dans la main du cavalier; ainsi, par exemple, pour amener la mise en main et pour maintenir la légèreté de la

tête, le cavalier pourra faire varier tantôt l'action du mors, tantôt celle du filet, de façon que le cheval ne trouve de point d'appui ni sur l'un ni sur l'autre.

Dans les grandes allures et pour franchir les obstacles, on fera bien de conduire le cheval avec le filet, on l'arrêtera par le mors.

Le mors à branches droites est le meilleur, pourvu que le passage de la langue soit aisé, que l'embouchure soit juste, que les canons ne soient pas maigres; il faut du fer dans la bouche des chevaux, car il ne faut n'y irriter, ni couper les barres.

Il y a une infinité de mors qui se qualifient d'inventions merveilleuses, soit pour épargner la bouche du cheval, soit pour dominer sa fougue et le rendre soumis par leur mécanisme; mais, en résumé, ces inventions n'ont aucune importance en équitation, pas davantage pour les chevaux attelés..... Une main ferme et juste a toujours un bon mors.

Parmi ces mors extraordinaires, il y en a qui ont la prétention d'arrêter les che-

vaux qui s'emportent, peut-être même les voitures..... Ce sont les plus plaisants.

Or, voici les principales circonstances qui peuvent déterminer un cheval à s'emporter et comment il est entraîné dans cette course.

Un cheval bien dressé peut partir tout à coup au galop s'il est surpris par la peur. Il peut aussi arriver qu'un cheval qui a reçu une mauvaise éducation première, surprenne une fois un bon cavalier et s'emporte. Il peut arriver encore qu'un cheval chaud, plein d'entrain, gagnant progressivement à la main, finisse par s'emballer, mais cette dernière aventure n'arrive généralement qu'à la suite d'une assiette douteuse, par conséquent d'une mauvaise main.

Dans le premier exemple, le cavalier le conduira suivant les circonstances et les difficultés du terrain sur lequel il galope; mais si après quelques secondes il ne pouvait arrêter son cheval, il arriverait ceci: la résistance augmentera en raison de la force d'impulsion ; la force accélératrice

ne sera plus en rapport avec la force retardatrice.

Or, ces deux forces chez le cheval ont le même moteur, les jarrets ; si donc les jarrets ne sont pas assez puissants pour arrêter leur propre mouvement, le cheval est entraîné malgré lui...

Pour les chevaux attelés, l'action de s'emporter est encore plus dangereuse, car il faut que les chevaux puissent arrêter la voiture dans sa force d'impulsion... Quelle puissance peut avoir le mécanisme d'un mors dans une pareille circonstance ?...

Voici la panacée unique pour se garantir des chevaux qui gagnent à la main et s'emportent : ne jamais laisser prendre à un cheval, monté ou attelé, une allure autre que celle qui lui a été demandée;

L'arrêter sans retard, net, sur toute action en dehors de la volonté du cavalier ou du conducteur, et le remettre à sa première allure.

DES ALLURES

LE PAS

Le pas est l'allure la plus lente du cheval; le mouvement de ses membres a lieu diagonalement.

Le pas est susceptible de différence dans la rapidité ; il est ordinaire, allongé ou raccourci.

Le pas ordinaire est la marche habituelle du cheval ; il peut être progressivement augmenté dans la vitesse ; il prépare alors le fond et la stabilité dans les autres allures, surtout à soutenir la régularité dans le trot rapide.

Les chevaux qui n'auront pas été entraînés au pas allongé seront généralement désunis au trot rapide.

Le pas raccourci dispose le cheval aux

airs relevés et brillants ; il mène au rassemblé.

Le pas est incontestablement l'allure du premier dressage; lorsque le cheval y est régulier et obéissant, il se conduit bien dans les autres allures.

LE TROT

Le trot est une allure vive, dont le mouvement est diagonal comme le pas; il est également susceptible d'être allongé ou raccourci.

D'après les règlements, le cheval de troupe doit parcourir par minute de 230 à 250 mètres au trot. Par suite, on peut considérer comme un bon cheval celui qui fait dans une heure 19 ou 20 kilomètres.

Lorsque le trot dépasse cette vitesse, il devient une allure factice qui ne s'obtient sur nos routes qu'au détriment des pieds du cheval et n'est admissible que sur les hippodromes pour faire voir la vigueur du demi-sang que l'on destine à la reproduction. La laideur de ce trot gymnastique

inutile en France est inférieur au galop comme fond et vitesse, ainsi que vient de le prouver la jument pur-sang Jacinthe battant le trotteur Zéthus dans un parcours de 30 kilomètres dont il a fait cependant le trajet en 59 minutes.

Le trot raccourci dans le manège prédispose le cheval à la légèreté, par suite, au galop élevé et brillant.

LE GALOP

Le galop est la plus vive et la plus brillante allure du cheval; elle est encore, après le pas, celle qu'il peut maintenir le plus longtemps quand elle n'est pas poussée à toute vitesse, et que le cheval y a été préparé par un travail progressif.

Après l'exemple de Jacinthe, on peut citer le cosaque Pauloff, qui, en 1875, montant le même cheval, franchit en cinquante jours 3,000 kilomètres, voyageant jour et nuit, alternant entre quatre heures de repos et deux heures au galop.

La cavalerie ne devrait connaître que deux allures : le pas et le galop.

Pour l'instruction seulement, quelques chevaux de trot sont nécessaires pour faire l'assiette du cavalier.

Le galop s'exécute par bonds; à cet effet, le cheval ramène son arrière-main sous la masse et projette en avant les pieds de devant: c'est du moins l'ensemble du mouvement en pleine action, et tel, il est apprécié par le sens de la vue; cependant les bonds successifs ne sont réels qu'au galop de course; dans les autres galops, les membres du cheval sont placés diagonalement.

Dans le galop de course, l'on ne trouve sur le sol que l'empreinte de deux sabots; ce qui démontre que dans le mouvement, les pieds du devant quittent le sol enlevés par les hanches avant l'arrivée des pieds de derrière qui viennent se placer dans l'empreinte des pieds de devant.

Il arrive alors que l'arrière-main, qui est toute la puissance du cheval au galop, accélère l'impulsion déjà décidée par les hanches.

La vitesse et la longueur du bond sont en raison de la vigueur de la détente des jarrets du coureur.

Dans le galop ordinaire, c'est-à-dire dans le galop naturel, les jambes du cheval sont placées diagonalement comme au pas et au trot, seulement les pieds de derrière sont plus rapprochés l'un de l'autre et aussi plus avancés sous la masse.

Pour le départ au galop, c'est le pied de derrière le plus avancé qui décide le mouvement.

Si, le cheval marchant au pas, veut prendre le galop, son action sera déterminée par le pied de derrière arrivé le premier sur le sol, le plus avancé; mais il attendra l'autre: or, si c'est le pied gauche, en raison de la diagonale, le cheval galopera à droite, c'est-à-dire que la jambe droite sera projetée la première en avant et décrira un mouvement plus prononcé que celui de la jambe gauche, qui, aussitôt, à son tour et instantanément, sera enlevée par le pied droit de derrière.

Les quatre membres resteront dans la

même position et à la même distance pendant toute la durée de ce galop, autrement le cheval serait désuni, ce qui n'arrive jamais à un cheval libre.

Le désuni dans toutes les allures provient de la faute du cavalier, qui ne laisse pas au cheval le temps matériellement nécessaire au placement de ses membres pour l'exécution du mouvement.

Ainsi, par exemple, lorsque au dressage, le cheval ne prend pas volontiers le galop, il sera sage de l'y déterminer en le poussant au trot, alors il faut lui laisser une entière liberté d'action, et de lui-même il marquera un temps d'arrêt court, mais suffisant pour permettre à son arrière-main de prendre la position nécessaire afin de galoper. Si le cavalier ne se rendait pas compte et poussait son cheval dans le moment du temps d'arrêt, le cheval partira au galop désuni.

Dans les changements de direction, autrement dans les changements de pied, le cheval procède exactement de même, comme pour passer du pas ou du trot au galop.

Le cheval étant donc parti au galop à droite comme nous l'avons expliqué plus haut, ne pourra que galoper droit devant lui, ou prendre des changements de direction à droite; autrement, s'il voulait tourner vivement à gauche (voir la figure pl. I), le pied droit de derrière devrait pivoter sur lui-même et passer derrière le pied gauche qui est plus avancé. Dans cette position, le cheval doit s'abattre.

Or, en liberté, le cheval ne commet jamais cette faute, il s'arrête vivement sur son arrière-main, place les membres pour exécuter le mouvement à gauche et repart au galop.

C'est l'exemple donné par le cheval en liberté qui a donné les règles à suivre au cavalier ; savoir : marquer un temps d'arrêt pour tous les changements de direction, et laisser au cheval le temps nécessaire pour placer ses membres afin d'exécuter le mouvement.

Si le mouvement des jambes du cheval était latéral (parallèles) comme l'indique M. de La Guérinière dans les gravures de

son ouvrage, page 74, n° 3, le cheval pourrait tourner à gauche en galopant à droite; ce n'est pas l'avance du pied droit qui pourrait mettre obstacle au mouvement, car la position lui permet de passer devant le pied gauche, mais le changement de pied n'a mécaniquement d'importance que pour placer l'arrière-main.

En résumé, le cheval étant au galop à droite, pour tourner à gauche, le pied gauche de derrière pivote et supporte la masse, tandis que le pied droit de derrière qui s'est placé plus en avant que le pied gauche pendant le temps d'arrêt, enlève le pied gauche de devant et *vice versa*.

Le galop est encore l'allure par excellence du cheval, il y livre toute sa vigueur, par suite il est plus maniable que dans les autres actions.

Au galop, le cheval est tout disposé à exécuter ce qu'on lui demande, soit pour bondir, franchir les obstacles, courir plus vite encore; il peut aussi ralentir et rester brillant, toute la force est sous la masse, prête à l'enlever, l'écuyer en est le maître.

DU CHOIX DU CHEVAL

Trouver un cheval parfait dans sa construction est, sinon impossible, du moins très-rare: il est alors utile de chercher en lui les qualités qui peuvent atténuer les autres défauts.

Avoir des pieds en rapport avec la masse, plutôt larges que resserrés, un rein ferme, des jarrets larges, des hanches élevées, une poitrine profonde, seront préférables à un garrot bien sorti, à un avant-main tout à fait régulier dans son aplomb, à une poitrine large, à une tête légère et bien coiffée, à une branche longue.

Les hanches et les jarrets jouent le rôle le plus important pour la vigueur du cheval, ils représentent toute sa force, le mo-

bile de toutes ses actions ; aussi lorsque l'écuyer dressant un cheval à hanches élevées, arrive par le travail à les placer à la hauteur des épaules, il possède tous les ressorts de son cheval, il tient à sa disposition les leviers qui transmettent le mouvement.

Les épaules sont donc secondaires, elles dépendent de l'arrière-main et leurs qualités ne sauraient faire un cheval d'action.

Ces chevaux à garrots sortis, à beaux aplombs d'avant-main, peuvent plaire tout d'abord, mais ils gardent la même figure, rien chez eux n'est susceptible de modification.

Aussi dans notre travail sur l'équitation, nous ne faisons jamais entrer en scène, ni les épaules, ni les membres de devant, que nous considérons comme des points d'appui faits pour supporter la masse après l'action et auxquels l'on ne peut demander que l'obéissance commandée par l'arrière-main, et certaines figures relevées et factices ne prouvant encore que

la complaisance des jarrets (le stepper, le piaffer, le pas espagnol).

Le cheval pur-sang l'emportera aussi primitivement dans le choix sur les autres chevaux.

Avec des défauts d'ensemble, il sera toujours supérieur au cheval commun dont la construction serait même irréprochable.

Le cheval de sang est incontestablement le meilleur cheval ; tous les autres, y compris le demi-sang, seront payés en raison de leurs formes, leurs qualités en dépendent.

Un cheval bien établi sera toujours un bon cheval, facile au dressage, car s'il possède un bon rein, il portera sans fatigue et volontiers son cavalier. Les difficultés chez les chevaux viennent généralement de défectuosités dans la construction, de faiblesses dans les reins ou dans les membres, aussi de certaines tares ou de souffrances intérieures dont on ne se rend pas toujours compte, mais que le poids du corps et les jambes du cavalier, la selle

ou les sangles irritent ou déterminent, et qui suscitent les défenses.

Les conditions que nous venons d'émettre sur le choix du cheval ne seront pas toutes agréées par les amateurs, mais les écuyers nous donneront raison. Quant à notre préférence pour le cheval pur-sang, notre avis est celui de tous.

LE DRESSAGE DU PAS, DU TROT
ET DU GALOP

Au commencement du second Empire, M. le vicomte d'Aure avait chargé M. Pierre, ancien piqueur de l'Ecole de Versailles, de dresser les chevaux de l'Empereur.

M. d'Aure ne se trompait pas dans le choix qu'il avait fait ; M. Pierre était intelligent et habile, toutefois cet honneur ne laissait de le troubler.

En effet, Napoléon III, hardi et entreprenant à cheval, était mal tourné de sa personne, un buste très long et épais, des jambes courtes, il n'avait en outre aucun principe d'équitation et n'était cavalier que pour la plèbe qui l'avait vu tout empanaché; cependant il était indispensable

de laisser cette illusion avec tout le brillant possible.

Comme on complimentait M. Pierre sur les chevaux vigoureux qu'il avait pu mettre entre les jambes de l'élu du suffrage, on lui demandait en même temps les moyens dont il s'était servi pour arriver à ce succès.

« J'ai suivi l'Empereur pendant plusieurs mois, répondait-il ; j'ai étudié la manière de mener et la tenue à cheval de Sa Majesté, j'en suis devenu le Sosie : le cheval ne change pas de cavalier, je monte à cheval comme l'Empereur. »

Il serait, je crois, difficile de trouver une meilleure entente du devoir et du talent ; nous prendrons M. Pierre comme modèle, nous suivrons son exemple pour le grand nombre de chevaux dont le dressage est embarrassant.

Ainsi, au cheval d'amateur, on demandera une obéissance usuelle sans faire naître de difficultés, on annulera l'énergie au profit du calme, et on se contentera de moyens bornés. Ainsi on obtiendra un

cheval allant partout, mais ne parlant jamais que pour répondre.

Pour un cheval de femme, on l'habituera au calme lors du passage des machines de chemins de fer; on s'assurera qu'il ne s'anime en compagnie d'un ou de plusieurs chevaux, autrement on l'arrêterait net, en le mettant au pas.

Enfin, on lui fera prendre le galop à droite, sans jamais changer de pied; pour tourner à gauche, on lui fera prendre le pas.

Le galop à droite est le seul admissible pour les femmes qui ne sont pas des écuyères. Le poids de l'amazone étant plus considérable à gauche, il se trouve équilibré par le mouvement à droite ; l'amazone conserve alors naturellement le fond de la selle.

Pour le cheval du capitaine d'infanterie, on l'habituera à marcher le pas réglementaire des troupes, et à conserver une parfaite immobilité au montoir.

Les chevaux d'amateurs et les chevaux de femmes seront particulièrement choisis

parmi ceux qui ont le garrot élevé et de la branche, parce que leur figure sera toute faite, et que le garrot sorti a l'avantage d'asseoir solidement la selle de l'amazone.

Les chevaux de MM. les Capitaines d'infanterie seront de petite taille, la branche et le rein courts ; le Poitou et la Bretagne donnent les meilleurs chevaux pour ce genre de service.

Les dressages que nous venons d'indiquer sont ceux qui s'offriront le plus communément aux écuyers; ils feront bien de refuser les chevaux méchants et très difficiles, car s'ils ont le bonheur de réussir, leur sujet ne retrouvant ni la même énergie, ni le même ensemble, retombera sans retard dans les défenses, et c'est à l'écuyer que l'on s'en prendra.

L'historique de M. Pierre nous a fait quitter notre but ; nous allons maintenant nous occuper du dressage du cheval pour le cavalier et par le cavalier.

Il est rare de trouver un cheval de pur sang ayant été entraîné et que l'on puisse dresser. Ordinairement ce cheval est trop

jeune pour porter un gros poids, autrement le cheval de pur sang est le meilleur. L'entraînement est le dressage primaire par excellence, attendu que le cheval a livré toutes ses forces au galop et qu'il a été élevé avec un régime fortifiant; par suite, il est plus facile à mettre au point le plus fin, et toutes ses qualités sont d'une supériorité incontestable.

Quant aux autres jeunes chevaux, ils n'ont généralement rien de très supérieur; il faut encore les attendre, les laisser à la charrue et surveiller leur nourriture en grain.

Nous prendrons donc pour type, dans notre travail, le cheval dit de seconde main, sans nous occuper de sa provenance, et généralementil arrivera avec des défauts de première éducation.

Nous ne reviendrons pas sur l'emploi des aides dans le dressage, ils ont leur chapitre, et c'est au cavalier à en appliquer les effets suivant son jugement et son tact.

Pour dresser un cheval, il faut se con-

server calme et patient, laisser venir la compréhension, ne tourmenter ni la mémoire ni l'intelligence, ne passer à un second exercice que le cheval parfaitement confirmé dans le premier; ne se laisser entraîner à des mouvements de fantaisie, quand bien même le cheval pourrait sembler les comprendre et s'y conformer; car le résultat ne serait que factice. Il est encore inutile de s'occuper du public qui généralement n'y comprend rien. La satisfaction d'un cheval bien mis est personnelle, à moins toutefois que ce ne soit pour encourager ou animer de jeunes cavaliers.

Le cheval à dresser sera monté en plein air, à moins de difficultés notoires; il sera mené aux allures vives, on prendra ainsi connaissance de la vigueur, du fond et du caractère dans leur ensemble. Cette méthode de débourrer le cheval au début a aussi l'avantage de rompre le cavalier à des mouvements qui diffèrent chez chaque cheval.

Le cheval devra livrer toute sa force, le cavalier ne lui demandera que marcher en

avant, avec énergie et fermeté, sans faire naître les défenses, les évitant, les entraînant dans le mouvement si elles se présentaient; ne pas rechercher l'arrière-main, mais utiliser vivement l'éperon dans les moments d'hésitation, ne s'occuper de la tête que pour la direction; en un mot, déterminer les actions et mouvements en avant avec toute la liberté qu'il sera possible de donner au cheval.

Le cavalier ne cherchera pas à fatiguer son cheval; il doit ménager, conserver et animer l'énergie qui est l'absolu du dressage; à cet effet, souvent il prendra le pas et le rentrera sans qu'il soit essoufflé; mais si les suées étaient nécessaires pour faire tomber le ventre, on augmenterait la ration d'avoine, on pourrait alors le monter deux fois par jour, la seconde au pas.

Débourrer est la première phase du dressage, aussi c'est la plus importante; tout cheval est ensuite livrable au public avec une instruction primaire suffisante; mais le cavalier qui voudra obtenir une éducation plus relevée, c'est-à-dire un che-

val fin, complètement mis, le conduira au manège.

Le manège fermé par des murailles et couvert, étant un abri excellent dans toutes les saisons et par tous les temps, sera l'enceinte la plus commode pour le dressage; on y trouvera encore l'avantage d'éloigner les distractions, par suite on obtiendra une attention mieux soutenue; en outre le travail se trouvant limité dans un circuit restreint, le manège facilitera l'assouplissement du cheval dans les allures, ce qui est très difficile à acquérir sur une ligne droite.

Le cheval sera donc amené et monté dans le manège; le premier jour il prendra connaissance du nouveau parcours, le cavalier le rendra confiant, il marchera au pas ordinaire, c'est-à-dire le pas naturel ou habituel du cheval avec quelques changements de main dans la longueur du manège.

Les jours qui suivront, le cavalier s'attachera à régulariser l'allure, sans rechercher la mise en main; il fera bien de se

rendre compte du nombre de pas, méthode excellente pour se lier au mouvement, et dont l'habitude une fois prise deviendra très importante pour apprécier le côté du galop.

Le cavalier étant enfin fixé sur la régularité du pas, il allongera cette allure, de façon à obtenir progressivement une plus grande vitesse, puis il reprendra le pas ordinaire et ainsi de suite alternativement, en laissant au cheval le temps de bien comprendre.

Les leçons au manège ne devront jamais durer plus de vingt ou vingt-cinq minutes.

La différence dans la vitesse du pas étant bien marquée, le cavalier reprendra pendant quelques jours le pas ordinaire pour exécuter de grands cercles dans le haut et le bas du manège, il terminera toujours la leçon en faisant un tour au pas allongé et un autre au pas ordinaire en suivant la piste.

Après ces leçons, le cavalier fera passer le cheval du pas ordinaire au pas allongé,

du pas allongé au pas ordinaire, du pas ordinaire au pas raccourci et *vice versa.*

La bonne exécution de ce travail demandera du temps et de l'attention — le cavalier fixera la main au pas raccourci — il conduira le cheval sur de grands cercles au pas ordinaire, et sur des cercles d'un rayon moins développé au pas raccourci.

Enfin, le cavalier marquera de temps à autre des temps d'arrêt au pas raccourci et au pas ordinaire, en ayant le soin de reprendre la même allure.

Les temps d'arrêt seront répétés sur des cercles en forme de huit au moment du changement de direction, la tête du cheval toujours placée du même côté et précédant le mouvement.

Il est utile de ne pas hâter le travail et d'obtenir une confirmation positive de ces premières leçons :

Ensuite, après le temps d'arrêt, le cavalier portera le cheval en arrière un ou deux pas — de temps en temps, pour reprendre aussitôt l'allure en avant.

Il pourra même arriver que certains chevaux, sans y être sollicités, se portent d'eux-mêmes en arrière au moment du temps d'arrêt ; on pourra alors les encourager à reculer deux ou trois pas — les reporter aussitôt en avant, et marquer alors un temps d'arrêt fixe, pour reprendre ensuite la marche.

D'autres chevaux, au contraire, pourraient se montrer difficultueux pour le reculé ; le cavalier mettra aussitôt pied à terre, saisira de la main droite les rênes à 12 ou 15 centimètres des branches du mors, excitera de la voix le cheval à se porter en avant, et, s'il est nécessaire, frappera doucement le cheval dans le poitrail avec la cravache qu'il tiendrait de la main gauche ; après deux ou trois pas en avant, le cavalier portera le cheval en arrière, deux ou trois pas, puis immédiatement en avant le même nombre de pas : après deux ou trois leçons, même souvent à la suite de la première, le cavalier, étant à cheval, fera exécuter le reculé sans aucune difficulté, il aura prévenu les défenses dans

cette première partie importante du dressage.

Le cheval, étant confirmé dans le travail des trois vitesses différentes du pas, des temps d'arrêt et du reculé, il adviendra une obéissance attentive et exacte, ainsi que la mise en main par suite de la fixité de la main du cavalier et la souplesse de l'encolure par le travail en cercle. Enfin par un reculé sage on aura obtenu un mouvement, tantôt en arrière, tantôt en avant, qui progressivement aura mis les épaules d'accord avec les hanches. Le cheval sera devenu léger ; la tête, les épaules, les hanches étant en équilibre, on aura obtenu le rassemblé !

On passera ensuite à l'allure du trot, on exécutera avec la même progression les mêmes principes que pour le pas.

On pourra même procéder par le travail au trot avant celui du pas, mais seulement avec des chevaux lourds, sans entrain, endormis, et dont il faut au début animer les actions.

Les leçons qui précèdent pourront alter-

nativement être données hors du manège et dans la campagne : le travail au pas allongé se formera plus vite au dehors, il ne faut pas omettre qu'il est la base de la vitesse régulière au trot et qu'il prépare le fonds, la solidité dans toutes les allures.

DRESSAGE DU GALOP

Le dressage du cheval à l'allure du galop offre des difficultés que l'on ne trouve ni au pas, ni au trot; cela tient à la nécessité absolue d'arrêter l'impulsion afin de pouvoir changer de direction, tandis que dans les autres allures, il suffit de la ralentir.

Mais l'obéissance du cheval étant acquise par le travail au pas et au trot, le cavalier au galop pourra laisser le cheval agir en partie instinctivement ; tout en lui accordant de la liberté, il le placera dans la position nécessaire au changement de direction et déterminera ensuite le nouveau mouvement, dont il sera le maître, puisqu'il en a arrêté l'action.

Comme il a été dit au chapitre du galop, le pied gauche de derrière étant plus avancé au galop à droite, il est nécessaire pour tourner à gauche de changer la position des pieds de l'arrière-main; c'est-à-dire d'avancer le pied droit pour qu'il puisse tourner devant le gauche; à cet effet, il est donc indispensable de marquer un temps d'arrêt.

Pour arriver au changement de direction et de pied, le manège aura l'avantage d'opposer à l'impulsion du cheval un obstacle infranchissable, qui est le mur du manège et la courbe qu'il faut décrire pour l'éviter; ce sera donc sur cette courbe que l'on déterminera le cheval à prendre le galop à droite ou à gauche.

Si l'on veut prendre le galop à gauche, on suivra la piste, le mur à droite, on mettra le cheval au galop; mais s'il prenait le galop à droite, au moment d'arriver sur la courbe pour tourner à gauche, on l'arrêterait net; on portera la tête du côté de la direction à gauche et l'on attaquera de l'éperon au flanc droit; il arrivera alors

que le cheval, pour éviter le mur qui est en face et pour obéir à l'éperon, portera vivement la jambe droite de derrière sous la masse et partira au galop à gauche ; le mouvement est naturel, car en projetant la jambe gauche de devant, le cheval s'éloigne encore de l'obstacle.

Le désuni est exceptionnel dans ce départ forcé juste, — autrement on remettrait le cheval au pas pour recommencer

Le travail au galop dans le manège sera continué sur les pistes jusqu'au jour où le cheval cessera toute résistance, qu'il galopera facilement à droite ou à gauche.

Ensuite on conduira le cheval sur les pistes par les changements de main au galop, sur de grands cercles dans le haut, le centre et le bas du manège ; enfin, on travaillera sur des cercles d'un rayon moins développé en raccourcissant l'allure progressivement et en changeant de pied pour changer de cercle : on marquera aussi de temps à autre des temps d'arrêt pour repartir du même pied, tantôt du pied opposé.

Si le cavalier ne pouvait disposer du manège, il mettrait en dehors le cheval au trot sur un grand cercle et prendrait le galop, il suivrait les mêmes règles que ci-dessus.

Cette méthode de mettre le cheval au galop sur un grand cercle est peut-être préférable à celle indiquée dans le manège.

Que le cavalier ne se hâte donc jamais dans le travail au galop, qu'il n'oublie que pour rendre un cheval fin, léger, brillant et juste, il faut un espace de cinq à six mois. Le dressage d'un cheval demande près d'une année, mais combien la satisfaction est grande !

Le cheval conduit, comme nous l'indiquons, à l'obéissance progressive, est devenu un cheval aux allures rapides et lentes ; il a les qualités nécessaires au cheval de guerre, de chasse et de promenade, ses membres sont intacts ; on lui a demandé des actions en raison de ses moyens ; il donne toute la vigueur désirable.

Enfin, pour terminer notre étude sur le

galop, nous dirons que le changement de pied en l'air n'existe que dans l'imagination ; un cheval pourrait peut-être changer les pieds de devant, ce qui ne signifie rien ; — le changement de pieds prétendu en l'air n'est autre que le changement exécuté avec rapidité et précision. Le dressage que nous avons indiqué dispose les cavaliers et les chevaux à l'exécuter.

La légèreté du cheval ne doit pas non plus être recherchée dans les courses longues ou les marches, on tiendra seulement à une régularité soutenue dans les allures.

MOYEN RAPIDE

pour

DRESSER LE CHEVAL A L'ALLURE DU GALOP

Le cavalier choisira un terrain de 150 à 200 mètres de longueur et parfaitement plan, de terre légère plutôt que sablonneuse. Il plantera deux piquets à 100 mètres de distance l'un de l'autre.

Puis montant à cheval, il arrivera au pas à la hauteur du premier piquet, alors il prendra le galop ; il galopera franchement ; arrivé au second piquet, il arrêtera le cheval, puis marchera sept ou huit pas, au pas et droit devant lui, fera alors une demi-volte pour revenir au pas à la hauteur du piquet où il reprendra le galop jusqu'à l'autre piquet ; prendra de nouveau le pas, comme il est dit plus haut,

pour revenir au piquet par une demi-volte et reprendre le galop, et ainsi de suite.

La demi-volte sera faite alternativement à droite et à gauche.

Le cavalier exécutera ce travail pendant cinq jours consécutifs et deux fois par jour ; chaque exercice quatre fois de suite, deux fois en allant, deux fois au retour. Ce qui fera 400 mètres au galop, 1re leçon, — 400 mètres, 2e leçon, — 800 mètres dans la journée.

Après chaque exercice, on conduira le cheval à la promenade, au pas pendant une demi-heure.

Le sixième jour on raccourcira la distance de 10 mètres en rapprochant les piquets ; le cavalier exécutera le même travail qui sera complètement identique à celui de 100 mètres pendant cinq jours, deux fois par jour.

Le onzième jour on raccourcira la distance de 10 mètres (80 mètres entre les deux piquets) et ainsi de suite tous les cinq jours ; le vingt-sixième jour, la distance à parcourir au galop ne sera que de

50 mètres ; on pourra ensuite diminuer la distance si le cheval se conduit bien.

Pendant tout le travail, le cavalier ne cherchera pas la mise en main et laissera tomber naturellement les jambes. Il s'adressera uniquement à l'instinct du cheval ; à cet effet, il fermera la main en arrivant à chaque piquet et cela d'une façon nette et résolue.

Or, il arrivera ceci : le cheval placera instinctivement la tête afin de la dérober à l'action répétée des rênes, puis, progressivement, de lui-même, il amènera les jarrets sous la masse afin de pouvoir obéir et s'arrêter court. Le cavalier aura donc obtenu le ramené et le rassemblé.

Ce dressage rapide est tout à fait factice, mais très brillant. Le cavalier doit abandonner le cheval à son instinct ; et les temps d'arrêt répétés sont le moyen unique d'obtenir ce résultat ; aucun cavalier ne peut entreprendre ce dressage s'il n'est d'une tenue irréprochable à cheval.

On sait que le cheval se monte et se conduit sur la force instinctive ou la force

transmise. La première est l'art de monter habilement, de faire briller le cheval de prime abord ; la seconde est la conséquence du dressage, la force devenue soumise, répondant aux aides ; mais les deux manières exigent toujours la pratique des règles de l'art équestre, la seconde devient la conséquence de la première.

LE RECULÉ

Le reculé passe pour aider à la mobilisation des épaules. En tous cas, il a lieu par la volonté des hanches qui entraînent le mouvement en arrière, comme les autres mouvements en avant.

En effet, si l'arrière-main résiste, il y a acculement, la masse s'affaisse sur les jarrets, les épaules n'ayant pas la puissance de forcer les hanches à marcher en arrière. Alors il y a défense sur place, le cheval se cabre.

En équitation, le reculé est d'une importance relative, il fait partie des preuves d'obéissance, mais il n'a aucune influence sur la légèreté du cheval, il éloigne les jarrets du centre en les portant en arrière,

tandis que la vitesse comme la légèreté sont dues aux jarrets ramenés vers le centre, sous la masse.

Aussi, dans le dressage, nous indiquons, au pas, le reculé, avec modération; il a surtout pour intention d'entretenir l'équilibre qui doit régner dans les mouvements du cheval.

Si pour reculer, nous avons engagé le cavalier à mettre pied à terre, c'est à l'effet d'alléger le cheval de son poids, afin de le conduire sans défense à un mouvement qu'il n'a pas encore exécuté et dont l'utilité n'est que secondaire.

Nous avons vu il y a trente ans le comte de Brèves reculer un cheval du Rond-Point des Champs-Élysées à l'Obélisque, environ 900 mètres; l'action était remarquable d'habileté et prouva la puissance de l'arrière-main du cheval.

DU SAUT

FRANCHIR LES OBSTACLES

La première condition pour faire franchir un obstacle au cheval sera l'intention formelle de réussir ; il faut vouloir, le cheval s'y conformera, il s'initiera pour ainsi dire au sentiment du cavalier.

En premier, le cavalier fera aborder par le cheval des obstacles peu élevés ou peu larges, sur un terrain solide sur lequel les pieds se poseront avec fermeté; ainsi, le cavalier prendra la connaissance du caractère et des moyens du cheval, qu'il ne faut pas rebuter au début, et lorsqu'il sautera facilement une barrière de $0^{m}30$ de hauteur, il franchira de même celle de 1 mètre et plus.

Il ne faut abuser de l'élan qui ne s'obtient qu'au détriment des membres du cheval; il faut garder la vigueur pour les circonstances utiles, ou indispensables; il suffit de connaître ce que l'on peut obtenir et entretenir les bonnes dispositions.

Au galop de course ou de charge, les pieds du cheval étant placés sur la même ligne, cette allure sera la préférée pour aborder les obstacles que le cheval peut alors franchir dans son élan.

Si parfois à cette allure il paraît marquer un temps d'arrêt, c'est que, par suite des bonds dans sa course, il se trouve trop rapproché de l'obstacle; mais, en raison de l'impulsion acquise et de la position régulière de son arrière-main, il enlève la masse en hauteur, il passe l'obstacle et, retombant sur ses quatre membres instantanément, il peut aussitôt repartir.

Au galop ordinaire, pour franchir l'obstacle, le cheval doit marquer un temps d'arrêt afin de pouvoir placer les pieds sur la même ligne, puis par un mouvement énergique il enleve la masse; mais il arrive que

l'impulsion perd considérablement de vitesse et de force; et si le cavalier ne s'y conforme pas, s'il veut presser l'action, le cheval désuni franchira l'obstacle, c'est-à-dire qu'il franchira dans la position diagonale de ses membres au galop; alors très souvent un de ses pieds accrochera l'obstacle; en outre, en arrivant de l'autre côté, il peut faiblir, même tomber, car ses pieds n'arrivent ni simultanément, ni sur la même ligne, pour soutenir tout son poids.

Pour les chevaux très difficiles, qui refusent de sauter avec entêtement, on les mettra en liberté au manège, après un dressage préparatoire que nous expliquerons plus loin, on les forcera à franchir des barrières et des haies factices.

DE L'ÉPERON

L'éperon est un agent des aides du cavalier.

Le cavalier se servira de l'éperon dans trois circonstances, à savoir :

Pour enlever les hésitations du cheval, il attaquera à la fois des deux éperons en élevant la main aussitôt afin de déplacer la résistance. Il attaquera de même des deux éperons pour accélérer l'allure du galop ou aborder les obstacles. Mais pour déterminer le côté du galop, le cavalier attaquera d'un seul éperon, du côté opposé au galop; comme nous l'avons dit plus haut, cette attaque ne sera pas souvent renouvelée, le cheval à l'approche de la jambe partira au galop du pied demandé, sans attendre l'éperon.

LES CHEVAUX DIFFICILES

Les chevaux difficiles peuvent se classer avec des différences très marquées, à savoir :

Ceux qui retiennent leur force, qui ont un mauvais caractère et de bons membres;

Ceux qui offrent des défectuosités dans leur structure, avec des tares;

Ceux qui ont des souffrances que l'on ne devine tout d'abord;

Ceux qui ont reçu une mauvaise éducation, qui ont été mal montés;

Enfin les chevaux solidement établis, vigoureux, mais très nerveux, chatouilleux et impressionnables.

Ces derniers sont les plus difficiles, car

sans avoir les défenses qui sont naturelles aux autres chevaux, ils offrent dans le mouvement des difficultés que l'on peut nommer contre-temps et coups de reins, qui ont pour cause le déplacement des pieds de l'arrière-main, et qui, tout en donnant une secousse violente, font sortir en même temps leur tête de la main du cavalier.

La tête se dérobe par une action presque insaisissable en décrivant une courbe en dedans, puis s'enlève vivement.

Ces contre-temps sont peu visibles, mais ils amènent par leur énergie répétée et soutenue des déplacements dans l'assiette du cavalier, par suite un désaccord complet entre la main et les jambes.

Il faut un tact plein d'expérience, une assiette immuable pour monter ces chevaux exceptionnels.

On arrive à les mener par des oppositions constantes, précédant autant que possible le mouvement ; surtout en ne laissant (tant que peut se faire) le cheval établir ses forces sur la même ligne ; la position un peu oblique le forcera à éloigner

davantage les pieds l'un de l'autre, la tête dans la direction, le bout du nez en dedans, la main fixe.

On travaillera ces chevaux longtemps en cercle, puis sur la ligne droite, sept ou huit temps de galop, les arrêter, prendre le pas, sept ou huit pas, pour reprendre le galop.

Il faut reconnaître que ces chevaux exceptionnels sont rarement bien montés par la généralité des cavaliers; nous avons vu le comte de Brèves dresser plusieurs chevaux de cette nature difficile; les meilleurs écuyers ne pouvaient les maintenir cent pas au galop régulier, sans sortir de la selle.

Quant aux chevaux qui retiennent leur force, qui ont un mauvais caractère, mais de bons membres, on les mettra à la plate-longe: le caveçon et des attaques des deux éperons dans le travail en cercle, suffiront généralement pour obtenir une première soumission.

Pour les chevaux qui sont défectueux dans leur structure, savoir: serrés de de-

vant, trop ouverts, panards ou cagneux, etc., etc., on mettra plus de temps à leur dressage.

Pour les chevaux qui ont des tares, pourvu qu'ils ne boitent pas, l'on en obtiendra un bon parti. Il n'y a que les bons chevaux qui sont tarés. Le cheval qui a un éparvin à la jambe droite pourra même faire un bon cheval de femme.

Quant aux chevaux qui ont reçu une mauvaise première éducation, on recommencera leur prétendu dressage; on fera, avec le temps, disparaître leurs défauts, par un travail régulier.

Le travail à la longe suivi du travail en liberté sera un des moyens de corriger les mauvaises habitudes qui sont devenues des vices.

Le lecteur trouvera dans l'excellent ouvrage de M. Henri Pinel (*Hippognosie*), des données complètes sur le dressage du cheval méchant et difficile, avec une explication très intéressante du système Rarey.

LE CHEVAL D'INFANTERIE

Nous entendons par cheval d'infanterie le cheval d'armes monté par les officiers généraux et les officiers supérieurs. Le cheval du capitaine n'est, à proprement parler, qu'un cheval de bât. En effet, son devoir est de porter, dans les marches, le chef de compagnie, depuis le point de départ jusqu'à celui de l'arrivée. Son rôle militaire est utile et modeste, le capitaine devant mettre pied à terre pour les manœuvres ou le combat. En outre, dans aucune circonstance, il n'est appelé à prendre le trot, ni le galop; aujourd'hui, on lui accorde l'honneur de défiler. Il faut reconnaître que l'effet n'est pas heureux pour la vue.

Il arrive donc pour la tenue des capitaines que les éperons et la grosse botte sont tous les deux inutiles et gênants pour la marche; ils pourraient être remplacés avantageusement par une petite gaule qui pourrait trouver place dans un des arçons du devant de la selle et par la guêtre du modèle de Garsault.

L'on pourrait aussi apporter amélioration dans le harnachement en supprimant certaines parties onéreuses et oisives.

La selle devrait être à la française, avec des étriers couverts, très commodes pour le pied que l'on ne peut chausser outre mesure; la selle flanquée à droite et à gauche de sacoches sur les flancs et sur les épaules, le manteau couvrant et une couverture roulée derrière le troussequin et reposant sur un coussinet maintenu par une croupière solide dont le culeron sera rembourré avec soin.

Quant à la bride, elle serait remplacée avantageusement par un licou armé d'un caveçon et deux longes pour rênes, suivant le modèle employé par la cavalerie espa-

gnole, autrement un licou-bridon portant un mors sans branches ni gourmettes, un simple canon brisé aux extrémités duquel sont deux anneaux pour boucler les rênes du bridon.

Quant aux chevaux de MM. les Officiers généraux et supérieurs d'infanterie, et de M. les Capitaines adjudants-majors, ils doivent être vigoureux et brillants; leur dressage est identique à celui de tous les chevaux.

Pour les former à la mousqueterie et au canon, au bruit des tambours, on les fera marcher au loin et parallèlement à la troupe qui exécute les feux, en évitant de marcher perpendiculairement vers cette troupe; on rapprochera progressivement, lentement la distance au fur et à mesure que le calme et la confiance s'établiront.

On fera bien aussi de conduire le cheval au tir; le cavalier y mettra tout d'abord pied à terre et encouragera sa monture par de bons procédés.

Pour faire aimer au cheval le feu et la troupe, on pourra faire mettre de l'avoine

dans les sacs de quelques hommes d'une section du centre de la ligne de feu, le cheval finira par venir les flairer. Au repos, on ouvrira le sac, on lui donnera l'avoine dont on l'aura privé en partie le matin.

Le dressage du cheval de guerre n'est encore qu'une question de patience; ne rien brusquer, autrement on pourrait échouer pour toujours ; il faut repousser la brutalité, ne pas entamer la lutte où l'on peut ne pas être le plus fort, ce qu'il faut toujours être, avec le cheval, en le lui faisant accroire.

LE TRAVAIL A LA PLATE-LONGE

LE CAVEÇON

Le travail à la plate-longe armée d'un caveçon a pour principe d'obliger le cheval à livrer ses forces, tout en restant obéissant.

Le caveçon rend d'importants services en équitation, mais son emploi demande de l'habitude, du tact; autrement cet agent deviendrait nuisible dans des mains inexpérimentées, et les effets contraires au but que l'on voudrait obtenir.

Le caveçon et la plate-longe sont inséparables. Se servir de l'une sans l'autre est une fantaisie pour mener le cheval à l'abreuvoir.

Le caveçon, monté comme la bride, se

compose d'une têtière avec frontal et sous-gorge; la muserolle, en fer doublé de cuir matelassé, est brisée vers les deux extrémités par des charnières placées à la suite des deux derniers anneaux ; ces brisures permettent de boucler facilement la muserolle sous la barbe.

Le caveçon doit être établi très solidement et mis sur la tête du cheval de façon qu'il ne puisse s'en débarrasser dans les défenses; il sera donc utile de s'assurer que la sous-gorge, sans être trop serrée, empêche la têtière de passer par-dessus les oreilles.

Une longe en cuir très solide, ou une corde avec des nœuds de distance en distance, sera bouclée à l'anneau du milieu du caveçon; les autres anneaux seront utilisés quand il sera nécessaire pour conduire sur le terrain avec des longes les chevaux difficiles ou méchants, qu'ils soient oui ou non montés.

Le travail à la plate-longe s'exécute en cercle; le cheval est préalablement coiffé du caveçon auquel est attachée la longe qui sert à le conduire sur la circonférence, et à

lui infliger par des à-coup la punition dite du caveçon, qui est bouclé sur le nez du cheval.

Les punitions infligées par le caveçon seront fermes et continuées jusqu'à l'obéissance.

Le cavalier qui tiendra la plate-longe aura également en main une chambrière, qui n'est autre qu'un fouet à manche court et dont la lanière est assez longue pour atteindre et frapper le cheval.

Les jeunes chevaux seront conduits à la plate-longe avec ménagement, autrement on ruinerait bientôt l'arrière-main ; mais ménager un cheval ne veut pas dire céder; il ne s'agit pas de remettre au lendemain la correction d'une faute: un cheval ruiné, mais obéissant, étant préférable à un cheval insoumis.

Ménager le cheval consiste à prévenir les défenses, à amener progressivement l'obéissance ; de même, on le prépare, par l'entraînement, au fond et à la vitesse.

A cet effet, le cavalier qui tiendra la plate-longe conduira le cheval et le punira

quand cela sera nécessaire, mais il fera précéder toute demande d'obéissance par un commandement avec la voix. Il se servira toujours des mêmes mots, avec une intonation brève ou lente, forte ou douce.

L'intonation vibrante, ferme et distincte n'est pas donnée à tout le monde; il est nécessaire de s'exercer par avance, pour commander au cheval.

Le cavalier accompagnera la voix d'un geste; toujours le même geste, pour demander la même chose; le cheval finira par obéir au geste comme à la voix.

Avec les chevaux difficiles, le cavalier sera toujours aidé par un nombre suffisant de palefreniers dont l'un restera au centre, les autres en dehors de la circonférence.

Le travail à la plate-longe ne doit jamais durer plus de cinq ou six minutes; dans les premiers jours, il doit cesser aussitôt qu'il y a marque d'obéissance; avec les chevaux très difficiles, on les maintiendra, toutefois, sur la piste du cercle, jusqu'à ce qu'ils aient accompli avec obéis-

sance deux ou trois tours, à main droite et à main gauche.

Pour les premières leçons, on fera conduire le cheval sur le cercle afin de lui faire comprendre ce qu'on veut lui demander; puis on l'obligera à marcher en cercle sur la circonférence au bout de la longe, sans lui demander une allure plutôt qu'une autre; l'important est qu'il ne s'arrête pas; la chambrière est là.

On ne demandera jamais plus de trois ou quatre tours sur chaque main. On arrêtera le cheval et on le conduira doucement pour prendre le changement de main.

Si le cheval tirait au renard, on résisterait avec la plate-longe, on demandera aide au palefrenier qui se trouve dans le cercle; et si le fait se renouvelait, on placerait en dehors du cercle des palefreniers, qui à coups de fouet feraient rentrer le cheval sur la circonférence; enfin, l'important, au début, consiste à obliger le cheval, par tous les moyens, à courir sur le cercle et à ne s'arrêter volontairement.

Les premières leçons sont difficiles, il

faut être plus tenace que le cheval, il succombera devant une rigide fermeté.

Cependant quelques chevaux pourraient résister, présenter des défenses exceptionnelles, alors on les entravera et on les fera marcher clopin-clopant sur le cercle.

Mais généralement le cheval comprendra, il marchera sans défenses sérieuses au bout de la longe; alors le cavalier s'occupera de régler l'obéissance et les allures avec les moyens que nous avons indiqués plus haut.

Le cheval sera toujours conduit au travail sellé et bridé; lorsqu'il sera confirmé dans le dressage, qu'il écoutera la voix et comprendra le geste, on pourra le faire monter par de jeunes cavaliers, pour parfaire l'assiette.

On montera également à la plate-longe les chevaux difficiles, on les habituera à se porter vivement en avant sur l'attaque des deux éperons; cette méthode est excellente pour enlever les chevaux qui résistent ou se défendent sur place.

Ordinairement, on fera travailler le che-

val en cercle au pas et au trot; pour le galop, il faut donner plus de longe, le cheval peut se dérober plus facilement, il est alors nécessaire qu'il soit bien confirmé aux deux autres allures.

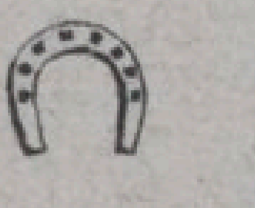
Le cheval bien mis à la plate-longe, devenu sage, attentif, sera ensuite mis en liberté dans le manège; il y travaillera au commandement de la voix et du geste.

TABLE DES MATIÈRES

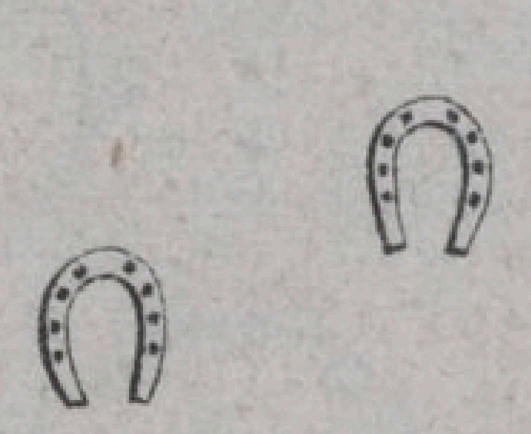
Bar-le-Duc. — Imp. Comte-Jacquet.

PLANCHE indiquant la position des pieds du Cheval galopant à gauche.

A



C - D



H - I



B

AB Longueur totale du cheval depuis l'occiput jusqu'au dernier nœud de la queue
CD Ligne des épaules. — *HI* Ligne des hanches.

PLANCHE expliquant le dressage rapide du Cheval

à l'allure du galop.

100m Cinq jours de travail { 400m le matin (aller et retour) / 400m le soir (aller et retour)

le 6e jour 90m pendant 5 jours { 360m le matin (aller et retour) / 360m le soir (aller et retour)

le 11e jour 80m { 320m le matin (aller et retour) / 320m le soir (aller et retour)

le 16e jour 70m { 280m le matin (aller et retour) / 280m le soir (aller et retour)

le 21e jour 60m { 240m le matin (aller et retour) / 240m le soir (aller et retour)

LÉGENDE

—

I-I Points de départ pour le galop.

I-I" Longueur du galop (aller et retour).

I C I-I" C I''' Terrain à parcourir au pas.

—

Le cheval rassemblé
galopant à droite en cercle.

